



HAL
open science

Trois apparitions du Manas à l'Ouest: Manas 1943, Paris 1965, Berlin 1966

Nathalie Moine

► **To cite this version:**

Nathalie Moine. Trois apparitions du Manas à l'Ouest: Manas 1943, Paris 1965, Berlin 1966. Conférence à l'Alliance Française, Mar 2018, Bishkek, Kirghizistan. hal-03917096

HAL Id: hal-03917096

<https://cnrs.hal.science/hal-03917096v1>

Submitted on 31 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nathalie Moine, «Trois apparitions du Manas à l'Ouest: Manas 1943, Paris 1965, Berlin 1966»

Conférence à l'Alliance Française, Bishkek

9 mars 2018

Remerciements

Mon projet de recherche actuel porte sur l'histoire d'enregistrements sonores dans l'ensemble de l'espace soviétique et il est intitulé « Sons d'empire ». Pour ma première visite en Asie Centrale, j'ai choisi de m'intéresser à une question centrale : l'enregistrement des grandes épopées orales, à la fois par écrit et par le son. L'histoire de l'enregistrement du Manas a déjà été beaucoup traitée mais j'ai souhaité ici m'intéresser à une question qui l'est beaucoup moins, celle de la transmission au monde occidental des épopées des peuples non russes de l'Union soviétique, on pourrait dire aussi, j'y reviendrai, la transmission DANS le monde occidental, de Manas, c'est à dire l'idée que le monde occidental, dans un contexte de lutte contre le « colonisateur soviétique », est le lieu qui permet la transmission.

Je ne vous proposerai pas un récit exhaustif mais je vais m'arrêter sur trois moments, qui recourent d'autres questions centrales :

J'évoquerai rapidement la parution d'un petit livre intitulé Manas, à Berlin en 1943 puis la tentative de traduction de Manas en français sous l'égide de l'UNESCO qui aboutit à la parution en 1965 d'un ouvrage consacré en réalité à la petite épopée Er Toshtuk et enfin la présentation à Oberhausen en 1966 du superbe documentaire de Bolot Shamshiev, *Manaschi*, sorti sur les écrans soviétiques en 1965.

Je dois dire que lorsque j'ai proposé ce titre pour la conférence, c'était la semaine dernière, j'en savais beaucoup moins sur deux de ces trois moments, et je suis infiniment reconnaissante à tous ceux qui m'ont aidé et répondu à mes questions : Bolot Shamshiev, grâce à qui je suis ici aujourd'hui, Daniar Isanov auteur d'articles sur l'éditeur du Manas à Berlin et Asel' Kembekovna Isaeva, directrice de l'Institut de la langue et de la littérature Chingiz Aitmatova, le temple de la manasologie.

Puisque cette conférence a pour objet l'effet exercé par l'éloignement géographique, culturel, linguistique et bien évidemment politique sur l'objet « Manas », il est évident que même après la chute de l'Union soviétique les regards et le type de connaissances restent très différents à l'Est et à l'Ouest, au Sud et au Nord, sur tout ce qui concerne l'Asie centrale et le Kirghizstan.

Manas 1943

J'ai trouvé cet ouvrage à la Bibliothèque de l'Institut des langues orientales à Paris, un endroit majeur sinon unique en France pour qui s'intéresse à la langue et la culture d'Asie Centrale, la veille de mon départ.

Je connaissais le nom de Veli Kajum khan et j'y reviendrai dans quelques instants, je me suis beaucoup interrogé sur l'identité de Bet Aleman, d'autant plus que j'avais trouvé son nom dans une autre publication datant de la deuxième guerre mondiale, *Millyj Adabiat*.

Grâce à Asel' Isaeva qui m'a signalé le travail de Daniar Isanov, j'ai pu apprendre qui se cachait sous ce pseudonyme et j'ai également appris que cet ancien fonctionnaire du

Parquet kirghize avait été rapatrié et envoyé en camp en Sibérie. Pour plus de détails je vous renvoie aux travaux publiés et en cours de Daniar.

Il est intéressant de noter que ce petit livre est en réalité la traduction en alphabet latin d'un ouvrage paru en 1925 à Moscou, en alphabet arabe. Le livre reprenait un extrait du Manas transmis par le Manaschi Tynybek. L'introduction mentionne également ? qui avait été victime de la répression quelques années auparavant. Cet ouvrage est reparu en alphabet cyrillique au début des années 1990.

Je m'étais intéressé à Veli Kajum et à la revue *Millij adabiat* pour la raison suivante : en décembre 2016 j'ai eu la chance de travailler à la phonothèque de l'Université de Vienne, où l'archiviste m'a signalé la présence d'une quarantaine d'enregistrement, d'excellente qualité, datant des années 1943 et 1944. Il s'agit d'hommes majoritairement très jeunes, qui sont nés et ont grandi au Nord Caucase et en Asie Centrale soviétiques. Les enregistrements ont été menés par Stefan Wurm, un jeune linguiste qui deviendra célèbre dans son milieu, aussi bien pour ses travaux sur les langues turciques que sur les langues de Nouvelle Guinée lorsque, à partir de la fin des années 1950, il émigre en Australie et change totalement d'orientation.

Pour chaque homme enregistré par Stefan Wurm, nous disposons d'une fiche, qui donne quelques données biographiques de base, une photographie, et le contenu de l'enregistrement : chansons populaires, contes, récits. La langue dans laquelle ils s'expriment est également soigneusement identifiée. Stefan Wurm défend sa thèse sur la langue Uzbek à l'été 1944. Dans l'introduction, il signale que Manna Israelov, un jeune homme d'Abdijan, a été son principal informateur mais aussi qu'il a rencontré beaucoup de « Turkestanais » au congrès de la Légion turkestanaise qui se tient en juin 1944 à Vienne, sous la présidence de Veli Kajum Khan et celle de Bet Aleman.

De fait, les hommes interrogés sont des anciens prisonniers de guerre soviétiques et il est possible qu'au moins une partie d'entre eux soient membres de la légion turkestanaise. J'aimerais cependant en apprendre davantage, aussi bien sur leur passé que sur leur destin à la fin de la guerre. Ont-ils tous connu le rapatriement et le Gulag ? Certains d'entre eux ont-ils pu rester à l'Ouest, et dans ce cas ont-ils fait partie des cercles émigrés dirigés par Gerhard von Mende et travaillant pour les renseignements ouest-allemands, ou pour les Américains, ont-ils fait partie des journalistes de Radio Liberty, ont-ils suivi une autre trajectoire, c'est ce que je souhaiterais découvrir.

Le contenu des enregistrements cependant apparaît tout aussi important, et rejoint la volonté de publier le Manas en 1943, ou de publier une revue littéraire pour et par les membres de la légion turkestanaise. Cette dimension culturelle est en effet totalement passée sous silence par les historiens occidentaux qui se sont intéressés et qui continuent de publier d'excellents travaux sur la question des prisonniers de guerre soviétiques recrutés dans les camps de prisonniers de guerre par les Allemands : ces ouvrages portent uniquement sur les hommes et les administrations de l'Allemagne nazie qui ont eu en charge ce recrutement, les conflits internes qui ont notamment violemment opposé la Wehrmacht et la SS se disputant les « prisonniers de guerre non russes du Caucase et d'Asie Centrale. La dimension religieuse est évoquée, notamment lorsqu'il s'agit d'identifier les personnalités influentes qui ont participé au recrutement et à la mobilisation, notamment le grand mufti de Jerusalem ou le grand mufti de Vilnius.

Cependant, lorsqu'on considère les publications de la Légion turkestanaise, on saisit des enjeux très différents. L'opposition aux bolcheviques apparaît avant tout comme un combat culturel. Le paradoxe est évidemment que les légionnaires ont eux-mêmes été élevés en

Union soviétique, contrairement à Veli Kajum, et qu'une partie d'entre eux appartient aux milieux éduqués par le nouveau pouvoir soviétique. Les informateurs enregistrés par Wurm ont souvent reçu une éducation secondaire ou supérieure, et il serait intéressant de savoir dans quelle mesure la culture qu'ils transmettent dans les enregistrements (ou dans les poèmes et récits publiés dans *Millij Adamiat*) n'est pas elle-même fortement influencée par la politique culturelle soviétique. Ce fait apparaît en tous les cas très clairement dans le texte du Manas de 1943, puisque d'une part il s'agit de la republication d'un ouvrage paru en 1925 et que d'autre part on sait que, après la terrible saignée de la Grande Terreur, la préparation de la publication du Manas bat son plein dans les années 1940, avant le brutal coup de frein entre la fin des années 1940 et la mort de Staline.

Vali Kajum, né à Tashkent, est partisan d'un Turkestan unifié, et il utilise une langue commune pour publier l'ensemble des textes rédigés par les légionnaires. On sait pourtant que des conflits éclatèrent au sein de la légion en partie sur des lignes nationales, opposant notamment ouzbek et kazakh. De même Stefan Wurm appartient à un milieu scientifique germanophone qui fait la promotion du Turkestan comme un vaste espace unifié par l'usage de langues turciques, et en même temps, il est très attentif à noter les particularités linguistiques de ses informateurs.

La victoire contre le nazisme vient mettre fin à cet objectif politique partagé par Veli Kajum et ses mentors de l'Allemagne nazie, mais nous retrouverons plus loin Stefan Wurm, qui émigre à Londres puis en Australie, ainsi que Veli Kajum qui reprendra pendant des décennies la publication de son autre revue qui avait vu le jour pendant la guerre, *Millij Turkestan*.

Manas 1965

Le deuxième moment d'apparition du Manas dont je voulais parler aujourd'hui nous conduit cette fois à Paris, dans les bureaux de l'UNESCO et ceux de la maison d'édition Gallimard. Dès 1948, l'Union des écrivains soviétiques avait reçu une proposition de l'UNESCO, tout juste créé, pour participer à un projet très ambitieux : la traduction de grands textes classiques de tous les pays du monde, afin de favoriser la compréhension mutuelle et de créer des liens solides entre l'Orient et l'Occident. A l'époque, l'URSS n'est pas encore membre de l'UNESCO et elle a probablement répondu à cette proposition par un épais silence. Les choses changent après la mort de Staline. En avril 1954, l'URSS se déclare volontaire pour entrer dans l'UNESCO. A la fin de 1957, elle envoie enfin une liste d'œuvres jugées importantes à traduire.

Pour ce vaste projet, l'UNESCO s'appuie sur le conseil international de philosophie et de sciences humaines. Celui-ci a organisé un comité d'experts qui examine les listes d'œuvres envoyées par les commissions nationales, décide de la priorité des traductions et détermine quels seraient les meilleurs traducteurs possibles. Nous sommes dans un milieu international très académique, dans lequel les soviétiques ne feront que progressivement leur entrée. En revanche, je voudrais d'emblée évoquer le nom de Jean d'Ormesson, dont le décès il y a quelques semaines a beaucoup marqué les français. Journaliste et écrivain très connu, membre de l'Académie Française, d'Ormesson a aussi été, pendant des décennies, secrétaire général du Conseil Supérieur de la Philosophie et des sciences humaines, qui dépend de l'UNESCO. Il est en rapport étroit avec Roger Caillois, directeur du secteur culturel de l'UNESCO. Caillois est un poète, proche des surréalistes dans les années 1920 puis collaborateur avant-guerre de la célèbre NRF, la Nouvelle Revue Française, fleuron de la maison d'édition Gallimard. Il passe la deuxième guerre mondiale à Buenos Aires et à son

retour en France après-guerre il dirige au sein de Gallimard une collection consacrée à la littérature sud-américaine. Il est notamment un des grands traducteurs et éditeurs de Jose Luis Borges. Parallèlement, il devient haut fonctionnaire de l'UNESCO dès 1948.

Je voudrais enfin évoquer le nom de Louis Bazin, qui domine la turcologie française après la seconde guerre mondiale. Il a notamment formé Rémy Dor, le spécialiste français de la langue kirghize.

Revenons à la liste de publications hâtivement envoyée par l'Union soviétique à la veille d'une réunion du comité d'experts en décembre 1957. Elle arrive tellement tard que le comité ne peut l'examiner + absence de William Kleeman Matthews, qui décède peu de temps après. Quelques mois plus tard, un adjoint de Caillois, HM Barnes, s'adresse à Vladimir Minorsky, professeur à Cambridge, éminent spécialiste du Nord Caucase du monde perse et également membre du Comité d'experts, pour lui demander ses conseils concernant les œuvres écrites dans les langues « peu connues » de la liste soviétique. Déjà très âgé, Minorsky est un émigré de l'empire russe, ancien diplomate au Turkestan, en Perse et en Turquie. Dans l'émigration, il enseigne brièvement à Paris puis s'installe en Grande Bretagne. A la fin des années 1950, il est en contact avec ses collègues de Tbilissi, Erevan, Baku, Stalinabad, mais il ne connaît rien au Kirghizstan. Parallèlement, à Paris, Louis Bazin, membre du comité d'experts ainsi que plusieurs autres professeurs de l'Ecole nationale des langues orientales, a pris les choses en main en ce qui concerne les langues turques. Il offre ses propres services pour plusieurs oeuvres citées dans la liste soviétique. Pour ce qui est du Manas, il propose le nom de Pertev Boratav (1907-1998), qui vient d'arriver en France, après avoir été chassé de Turquie comme sympathisant communiste. Bazin et Boratav se sont connus alors que Bazin, à la suite de Dumézil et de nombreux autres, était parti en 1945 enseigner à l'Université d'Istanbul. Ensemble ils sont partis dans des villages d'Anatolie recueillir des contes turcs. Grand spécialiste de la culture et de la langue turque, Boratav ne connaît pas le Kirghizstan, pas plus que Louis Bazin. En outre, la commission nationale soviétique, contrairement aux recommandations de l'UNESCO, n'a indiqué aucune édition de référence pour les œuvres dont elle recommandait la traduction.

Dans le cas du Manas, vous savez mieux que moi qu'on se trouve en cette année 1957 en une période charnière : après le coup de frein aux études du Manas, accusées de chauvinisme, le Dégel permet le retour de projets ambitieux de publication, qui ne voient le jour cependant qu'au cours des années suivantes. Il est par ailleurs fort probable que les spécialistes kirghizes n'ont pas été directement consultés, il faudrait le vérifier dans les archives de votre République.

Boratav fait donc une proposition qui paraîtrait absurde aux yeux des spécialistes du Manas, mais qui passe très bien auprès d'interlocuteurs qui n'y connaissent strictement rien : il traduira la petite épopée Er Töshtük, dont le format, environ 13 000 vers, convient au lectorat occidental, et qui est parue à Frounze, dans la version donnée par le manaschi Karalaev, en 1938 et 1956. Boratav dispose de la parution de 1956. Savant précis et scrupuleux, il décide de s'appuyer également sur la version publiée à la fin du XIX eme siècle par Radloff, qui lui est également facilement accessible. L'UNESCO a signalé deux fois à la commission nationale soviétique sa décision de traduire Er Töshtük, d'abord sans réaction du côté soviétique, qui finit par envoyer l'ouvrage de 1956, sans commentaires.

Le pot aux roses est découvert en 1959, lorsque l'UNESCO s'adresse au professeur Bolot lunusaliev pour lui demander de rédiger une introduction à la traduction française. Vous le savez mieux que moi, Bolot lunusaliev est un grand spécialiste du Manas, membre de l'Union des écrivains et recteur de l'Université de Bishkek. Il est entré en conflit avec le

premier secrétaire du Parti Kirghize au sujet de la place de la langue et des étudiants kirghizes dans l'enseignement supérieur. En outre, il s'occupe activement de faire paraître une édition du Manas. Il refuse d'écrire une introduction pour une traduction qui se présente comme celle du Manas alors qu'il s'agit de tout autre chose. Visiblement, l'UNESCO s'est ensuite tournée vers le professeur Keneshbek Anasaliyev, qui n'a pas donné suite. Dans son ouvrage majeur *Tiurskii epos*, le professeur Zhirmunski cite les travaux de Boratav dans le domaine turc mais il ne parle pas de sa traduction de Er Töshtük. Notons que Zhirmunskii cite également Stefan Wurm, le linguiste viennois que nous avons évoqué plus haut.

La dernière étape de cette histoire est celle de l'édition des traductions, qui prend quelques années. Entre 1964 et 1965 cependant paraissent chez la prestigieuse maison d'édition Gallimard les grandes épopées des peuples soviétiques non russes, dans une nouvelle collection créée à cet effet, intitulée « Caucase », ce qui est déjà problématique quand on publie Er Töshtük, et qui a failli s'appeler « Oural » tant est grande l'ignorance des personnes à la tête du projet, en premier lieu Roger Caillois et Gaston Gallimard, sur cette partie du monde. Néanmoins ce sont de grands professionnels et la série est d'une excellente qualité. Les éditeurs avaient pensé que la traduction de l'épopée arménienne David de Sassoun, traduite par Frédéric Feydit avec une introduction de l'académicien soviétique Orbeli connaîtrait le plus grand succès en raison d'une importante diaspora arménienne en France, en grande partie liée au génocide arménien. En réalité, le succès le plus notable est celui rencontré par l'ouvrage intitulé *La Légende des héros*, une traduction de l'épopée narte ossète traduite par Georges Dumézil, qui signale dans son introduction sa familiarité et sa reconnaissance pour les académiciens de la république ossète. On notera également que la traduction de l'épopée de Chosta Roustavéli, l'homme à la peau de tigre (Витязь в тигровой шкуре), par un Géorgien qui revenait tout juste de France, Serge Tsouladze, reçoit un prix de l'Académie Française, après que Roger Caillois a signalé le livre à son ami Maurice Genevoix. Il faudrait souligner l'importance fondamentale de ces traductions dans la modification de l'univers mental du public cultivé occidental. Avant-guerre, la bibliothèque d'une famille cultivée contenait essentiellement des ouvrages émanant de la culture française et des auteurs de l'Antiquité grecque et romaine, et très peu de traductions, a fortiori venant de l'Orient (je parle de ce que je connais à travers les archives françaises, on pourra en reparler). A partir des années 1950, le goût pour l'Orient d'un public cultivé, par ailleurs de plus en plus étendu, se nourrit d'une offre culturelle en effervescence, dans le domaine littéraire, mais aussi musical et cinématographique. Une entreprise comme la collection « Caucase » de Gallimard participe de cette modification radicale des bibliothèques privées du monde occidental, même si la collection « Caucase » a peut-être eu moins d'impact que les traductions en provenance du monde indien, chinois et persan. Toujours chez Gallimard, la collection « Connaissance de l'Orient », dirigée par un autre grand savant français, Etiemble, fait entrer la littérature chinoise classique dans la Pléiade.

Du côté soviétique cependant, une nouvelle tendance se fait jour : promouvoir la traduction d'auteurs contemporains. Une nouvelle liste est ainsi produite par la commission nationale soviétique pour l'UNESCO. Elle propose plusieurs titres pour chaque république, mais un seul pour la république Kirghize : « Люди наших дней » de Tugelbai Sydykov. Quelques années plus tard, l'orientaliste soviétique Braginskii, admis dans le comité des experts, fait valoir, aux côtés du poète tadjik Aini, son sujet préféré, le jeune auteur Chingiz Aitmatov. Or, d'abord aux Editeurs Français réunis puis dans cette même maison Gallimard, dans la collection qu'il fonde en 1956 « Littératures soviétiques », l'écrivain communiste Louis Aragon s'emploie à faire connaître au public français les auteurs soviétiques, dont Chingiz

Aitmatov. Du côté de l'UNESCO en revanche, ce type de traductions, trop politique, sort de la philosophie initiale du projet « Les Grandes traductions de l'UNESCO » et la proposition soviétique ne rencontre donc aucun écho. Pour finir cette partie je voudrais signaler qu'à partir du milieu des années 1980, Stefan Wurm devient président du Conseil et d'Ormesson est son bras droit, à qui, à quelques mois près, j'aurais pu si facilement demander son témoignage, regret éternel. Ecoutez Jean d'Ormesson sur France Culture.

Au même moment où sortait en France la traduction d'Er Töshtück, en lieu et place de Manas, sort sur les écrans soviétiques le superbe documentaire du jeune Bolot Shimshaev consacré au *manaschi* Karalaev. Un an plus tard, il fait partie des films proposés par les Soviétiques au festival de court métrage d'Oberhausen en Rhénanie du Nord Westphalie, au cœur de la prospère RFA. Le festival d'Oberhausen appartient à l'histoire de la diplomatie culturelle de Guerre froide, particulièrement intense entre les deux Allemagne. Le jeune Bolot Shamshiev fait sensation, à la fois par sa personnalité (citation) et la beauté de son film. Par là même il se ferme pour quelques années les portes de la DDR mais sera réinvité en Allemagne de l'Ouest pour d'autres de ses films.

Qu'en est-il cependant de son impact à l'Ouest ? Le film de Shamshiev est salué et primé, et il est évident que pour le public et les critiques du festival, il apparaît un peu comme une météorite. Les Occidentaux ont compris que Bolot est le premier cinéaste à filmer le dernier *manaschi*, dont le public occidental ne connaît strictement rien. Dans les critiques, le nom même de Kirghizstan est très peu présent. De même, personne ne relève dans la presse occidentale la référence à la révolte de 1916, inconnue à l'Ouest, et sujet brûlant ici.

Si on se tourne cependant du côté du cinéma kirghize de ce début des années 1960, c'est à dire au début du « miracle kirghize » auquel Shamshiev a tant contribué, on constate bien sûr que, de même que dans le domaine scientifique s'intensifient les publications, de même dans le domaine cinématographique plusieurs jeunes cinéastes ont décidé de reprendre le flambeau.

Une des grandes particularités du film de Shamshiev cependant est d'avoir filmé Karalaev non seulement en pleine nature, mais encore devant des publics fournis et très divers, de véritables foules. Les arrivées de ce public sur les lieux, leurs visages attentifs tandis que Karalaev improvise sur Manas distinguent le film de Shamshiev des autres projets et offrent aux spectateurs des plans à la fois grandioses et émouvants, mêlant panoramiques et gros plans sur les visages.

J'ai cité Zhirmunskii tout à l'heure qui, dans son étude « introduction au Manas », recommandait précisément d'enregistrer les *manaschi* au cours de véritables performances, devant leur public, puisque l'interaction avec le public joue un rôle essentiel dans l'improvisation du *manaschi*. Or l'Institut de la langue et de la littérature, de toute façon très limitée en termes de moyens techniques, ne peut se permettre ce type d'enregistrement live, audio et encore moins filmé. Ce n'est que plus tard qu'apparaîtront, chez certains, l'usage du magnétophone, et jamais de la caméra.

La situation au studio Kirghizfilm est évidemment tout autre : les jeunes gens modernes du miracle kirghize, nourris d'une culture épique mise en valeur à l'époque soviétique tout en étant sans cesse menacée, vont également largement contribuer à fixer cette mémoire. Deux univers professionnels qui semblent très séparés contribuent chacun de leur côté à fixer une mémoire, les scientifiques notant sur leurs carnets les récits des *manaschi*, les cinéastes utilisant des procédés techniques plus ou moins sophistiqués pour filmer les *manaschi* in situ. On pourrait d'ailleurs dire que le superbe documentaire de JI.Тыпысбекoвa, *Velikii Epos* (1962) donne à voir l'ensemble de ces thématiques : le travail fait par l'Institut de la langue, le travail des cinéastes, y compris pour filmer l'auditoire de Karalaev.

Dans le cas du film de Shamshiev, le jeune Bolot a filmé à plusieurs reprises, entre l'automne 1964 et le printemps 1965, des réunions en plein air faisant appel aux populations locales de différentes localités au bord du lac Issyk-Kul.

Je voudrais finir avec d'autres images, d'une qualité très médiocre, puisque je les ai filmés sur l'écran des archives centrales des documents sonores et filmiques du Kirghizstan : il s'agit de *manaschi* qui ont été véritablement filmés devant leur public : le plus souvent dans une iourte, parfois également à l'extérieur. On aperçoit aussi la lourdeur du dispositif technique. Le régisseur est Sh Apylov, accompagné d'une équipe presque entièrement kirghizophone.

L'interaction avec le public n'est pourtant pas au cœur de l'intérêt du cinéaste malheureusement. Dans certains cas cependant, on entend des rires, des interjections.

Cependant, les visages filmés sont exclusivement concentrés et silencieux. Dans un cas, on aperçoit de vieilles femmes buvant du thé. Véritable objet social, la performance du *manaschi* n'a jamais été vraiment filmée comme telle à l'époque soviétique, même si pour finir c'est chez Shamshiev que la force et le poids du public apparaît de la manière la plus dramatique. Bien entendu, l'ensemble de ces enjeux est passé totalement au-dessus de la tête du public occidental-centré d'Oberhausen.

Pourtant, une poignée de spectateurs ont dû être plus attentifs et concernés que les autres : Shamshiev a ainsi été contacté par quelques émigrés d'Asie Centrale, des anciens prisonniers de guerre soviétiques restés à l'Ouest qui viennent lui rendre visite dans son hôtel. Et dans un numéro de 1966 de *Millij Turkistan*, publié par l'infatigable Vali Kaium, on trouve un court article élogieux sur le film de Shamshiev, malgré les divergences idéologiques, notamment sur le sens de la révolte de 1916. Shamshiev fera à nouveau l'objet de leur sollicitude lorsqu'il sera invité dans d'autres villes d'Allemagne de l'Ouest, notamment, bien évidemment, Munich.

Des exilés de *Millij Turkistan* au jeune réaliste soviétique Shamshiev, la boucle autour du Manas était ainsi refermée.